

Sentiment, religion et idées reçues. La littérature romanesque de Mme de Genlis*

Jonathan Allen

Universidad de Las Palmas de Gran Canaria

jallen@dfm.ulpgc.es



Curieux mélange d'essai, critique littéraire et réédition de textes, c'est ce qui constitue le livre des professeurs Ángeles García Calderón et Beatriz Martínez Ojeda. C'est un effort notable entrepris en faveur d'une figure littéraire féminine du XVIII^e siècle, Madame de Genlis, écrivaine, romancière, éducatrice infantile d'élite, rédactrice des dictionnaires et contre-philosophe. Plus que pour ses œuvres de création, de Genlis fut connue pour avoir exemplifié cette résistance intellectuelle de l'Ancien Régime aux personnages de la Révolution, et sans doute, ce livre contribuera à raviver le débat de sa postérité en considérant ses valeurs autant que ses limitations.

C'est à regretter que la structure de ce long essai soit un peu confuse. La diversité des contenus ne facilite ni la lecture, ni l'impression

finale. À l'intérieur nous trouverons, au milieu du livre, le texte de la nouvelle *La jeune pénitente* en français, à côté de la traduction espagnole de Manuel Marqués avec sa note sur le texte (1830), la notice qui lui dédia Charles Augustin Sainte-Beuve, la source historique de l'œuvre, qui nous remonte à *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre (la trente deuxième nouvelle), la longue réponse-défense de Genlis dirigée à Jean-François Marmontel, et aussi la liste des publications tirée de ce singulier livre,

* Au sujet de l'ouvrage de Ángeles García Calderón et Beatriz Martínez Ojeda, *Mme de Genlis y el relato histórico de finales del XVIII-principios del XIX: «La Jeune pénitente»* (Cordoue, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Córdoba, 2013, 146 p.

La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique des Savants, qui nous offre encore la meilleure chronologie de la production de l'auteur. Quelques-uns de ces textes, nécessaires comme ils le sont pour cette nouvelle mise-en-relief, se trouveraient mieux dans des annexes documentaires, laissant la partie essentielle libre pour le développement de l'essai, dont le sens et la continuité se ressentent d'une lecture entrecoupée.

Le livre nous situe au cœur de la revalorisation continue des créateurs littéraires secondaires du XVIII^e siècle, n'importe qu'il soit le signe politique ou idéologique de ceux-ci. En plus, cette revalorisation se fait du point de vue de la réception culturelle espagnole du Siècle des Lumières, une perspective féconde et assez récente qui nous conduira à une nouvelle perception de rapports historiques franco-espagnols au cours du XVIII^e, encore très diffuse.

On pourrait mentionner ici, le noble précédent à tous ces études, que fut le magnum opus d'Alexandre Cioranescu, sa grande bibliographie des auteurs du dix-huitième siècle, publiée juste avant son arrivée à l'Université de La Laguna (Tenerife).

Le livre de García Calderón et Martínez Ojeda résume l'état de l'opinion sur l'œuvre de Genlis, en considérant la critique de son temps et celle de la postérité. Sainte-Beuve, déployant ce génie analytique qui le caractérisa dans les portraits à fond des créateurs qu'il faisait, nous fournit la plus juste et exacte des opinions. Il estime le talent éducateur de Mme de Genlis, qui la rapproche aux airs novateurs de Rousseau, et commente le grand succès obtenu comme institutrice auprès des enfants Orléans. À la fois, il souligne son talent musical, son aspect de personnage « agitatrice » de la culture, et nous rappelle un fait intéressant. De Genlis, était pour la Révolution de 1789. Aussi, avec sa justesse critique, il établit le moment de sa décadence littéraire :

Enfin sous la Restauration, Madame de Genlis ne discontinua pas d'écrire ; mais ses écrits d'alors, productions trop faciles d'une plume qui ne s'étant jamais contenue, et qui s'abandonnait plus que jamais à ses redites, reproduisirent, en les exagérant, tous les défauts de son esprit et sa manière.

Cette opinion équilibrée est à contraster avec les commentaires qui accompagnent certaines de ses œuvres dans *La France littéraire ou Dictionnaire Bibliographique des Savants, Historiens et Gens des Lettres de la France...* Les critiques de son temps lui reprochaient un injustifiable manque de rigueur à l'heure de citer les sources, et encore plus grave, une tendance à l'invention et embellissement des faits qui compromettaient la vérité historique et questionnaient le rôle de l'historien. Marmontel avait déjà remarqué ces distorsions et Genlis lui avait répondu en raisonnant ses recours à la fiction gratuite. « L'invention historique », argumentait-elle, était justifiable dans le cadre de la peinture morale du personnage, puisque la fiction servait toujours le sens ultérieur de la « leçon morale ». Elle continue à traverser ces eaux marécageuses, et développe encore des arguments. La création du roman historique à la fin exemplaire présuppose des règles non dites, surtout dans les possibilités et les limites de la mo-

rale. Tout roman de ce genre comprend une polarisation des valeurs chrétiennes, alors les miracles moraux qu'un auteur imaginerait comme possible rehausseront le sens ultime du message et la personnalité du héros, dont le roman est le véhicule artistique. Citons-la : « Les poètes, les romanciers, et tous ceux qui font des ouvrages d'imagination, devraient adopter les sentiments religieux, du moins comme la source inépuisable du seul merveilleux intéressant ».

Ici, nous rencontrons la Mme de Genlis qui fait appel à une théologie déjà archaïque de son temps, qui utilise la religion, non comme source du mystique quotidien, sinon comme justification de l'invention historique. C'est Mme de Genlis l'anti-Voltaire, l'anti-encyclopédiste, qui essaiera de combattre l'influence de philosophes révolutionnaires d'une façon pas trop démocratique, les satirisant et parfois les injuriant.

Reprenons maintenant, pour finir, le texte de *La Jeune pénitente*, qui est la raison d'être de ce livre et qui mérite une lecture critique détaillée. Évidemment, nous confrontons un phénomène de « réécriture » littéraire et de variation textuelle, et non une création *ex novo*. Genlis crée une espèce d'hyper-réalité textuelle quand elle réécrit la nouvelle de Marguerite de Navarre. Elle prend et se sert d'un texte ancien qu'elle ne cessera d'augmenter et de transposer selon ses pulsions et ses intérêts, qu'ils soient conscients ou non. Cette hyper-réalité de la nouvelle originale se caractérise par la transformation esthétique, la multiplication de l'action, la moralisation du sous-texte initial et le développement des rôles des personnages mineurs, l'une des plus notables variations introduites par Genlis.

Il ne faut pas oublier que les traits et l'esprit narratif du texte source, la nouvelle citée de *L'Heptaméron*, sont très différents à ceux qui vont caractériser *La Jeune pénitente*. Dans le premier texte, le style et la narration conforment une économie expressive qui dépouille de tout excès la narration, économie qui détermine aussi la neutralité et l'objectivité sous jacente. Ce dépouillement objectif va jusqu'au degré de faire croyable l'incroyable. La vengeance barbare et fantastique que le chevalier exerce contre sa femme adultère finit par ne pas surprendre, même envisageant sa cruauté extrême, et s'intègre dans le ton général du récit, qui à la fin offrira une leçon moralisante, ce retour au pardon et éventuellement à l'amour, qui rétablira la famille et le mariage.

Restant fidèle à l'action, et à ses séquences, Mme de Genlis effectue une transformation profonde du style, des personnages et de la couleur du texte. Elle fait d'une esthétique assez sobre, encore empreinte de la netteté de la Renaissance, un tableau des lignes et des tons baroques. L'atmosphère presque gothique de son roman, qui nous rappelle celle d'Anne Radcliffe dans *Les mystères d'Udolpho*, est peinte en couleurs sombres, qui s'accordent parfaitement au caractère violent et narcissiste du Beaumanoir, ce maître de la vengeance, qui sera réchappé pour la cause chrétienne. Le rouge du sang signe le conflit mortel entre Adelmars, l'amant de Valérie et Beau-

manoir, dans un duel que des miroirs refléteront avec une emphase truculente. Le souvenir de cette soirée atroce, s'aggravera par ce raffinement de la violence que le mari conçoit. Il renferme sa femme coupable avec le corps de son amant pendant cette nuit fatal. Les os et le crâne d'Adelmar, deviennent, comme à l'original de Marguerite de Navarre, les armes d'une pénitence sadique, réglée par Beaumanoir dans ses moindres détails, et qui inclut la séparation de sa fille, que Valérie ne verra que cinq minutes par jour au long des cinq longs années de châtement.

Cette expansion de la violence du premier récit, dans lequel il y a une certaine contention, s'approche curieusement du théâtre sadien des innocents détruits par les seigneurs assassins, bien que l'intention de notre auteur soit tout autre. Valérie réussit à s'échapper, après sa crise de folie, et frappera à la porte du curé. « L'inconsolable Valérie se jeta dans les bras de la religion », explique de Genlis, et nous arrivons ainsi à la principale inflexion entre les deux nouvelles. C'est grâce à l'intercession du narrateur bienveillant que le chevalier de Marguerite de Navarre pardonne et accepte sa femme adultère. L'amour reprend ses droits. Mais ce sera la religion et son programme de parfaite et humble expiation qui mènera à la « réunification » familiale chez Genlis.

Valérie commence par se transformer elle-même en jeune pénitente exemplaire, gagne le respect et la compassion de ses voisins, triomphe sur la froideur de sa fille, et, le plus grand des miracles, change le cœur et modifie l'épouvantable égoïsme machiste de son mari. Cette transformation chrétienne de Beaumanoir demeure suspecte et invraisemblable. Jusqu'au dernier moment il ne cédera pas aux pétitions de clémence envers Valérie que lui feront les dames de la région, et se battra contre les chevaliers qui prendront le parti de la pauvre femme châtiée. Le jour de la réconciliation et de son pardon officiel, une mise en scène très soignée, conçue comme avant la vengeance, en termes de spectacle collectif, c'est toujours la vanité de sa générosité qui l'émeut. Mme de Genlis, malgré son talent narratif, ne s'efforce pas à mieux résoudre ce bouleversement intérieur qui conduira l'ego-maniaque effréné (son mari) à la « normalité » sociale. Elle choisit la formule un peu creuse du miracle morale.